

# MORT DE LOUIS GALLET

C'est avec un vif sentiment de tristesse que j'apprends et que j'annonce la mort de Louis Gallet, mort bien soudaine, bien inattendue, car, tout dernièrement, on se le rappelle, l'excellent et fécond librettiste triomphait, très joyeux, aux belles fêtes de Béziers, où fut jouée sa *Déjanire*, et partageait une fois encore, plein de force et de vie, le succès de son musicien préféré, Camille Saint-Saëns.

Il ne faudrait point attribuer à un parti pris artistique quelconque la prédilection de Gallet pour ce maître. L'auteur de tant de pièces si dissemblables par les idées et la forme témoignait au contraire, en toute occasion, d'un très large éclectisme. Dans sa critique, notamment, qu'il exerçait depuis de longues années, se montra sa bienveillance de brave homme pour les tentatives les plus opposées, et dans le choix de ses compositeurs apparut nettement son dédain des coteries et des chapelles. Il n'est à peu près personne, quelles que fussent ses « opinions », qui, occupant une place au théâtre, n'ait eu l'encouragement ou la collaboration de l'infatigable écrivain. L'amitié fidèle de Louis Gallet et de M. Saint-Saëns datait d'assez loin pour que s'expliquât, sans autres raisons, la communauté de travail des deux camarades. Cette amitié remonte à la représentation de *la Princesse jaune*, un petit acte par lequel débuta à la scène le symphoniste de *la Danse macabre* ; elle nous valut successivement *le Déluge*, *Etienne Marcel*, *Proserpine*, *Ascanio* et *Déjanire*.

Non moins étroitement qu'avec M. Saint-Saëns, Gallet se lia pendant quelque temps avec M. Massenet. Mais l'association, si heureuse au commencement puisqu'elle détermina la brillante fortune du musicien, ne dura pas. On lui doit *Marie-Magdeleine*, *Eve*, *le Roi de Lahore*, *le Cid* et *Thaïs*.

Je ne puis énumérer les poèmes d'opéras, de drames lyriques, d'oratorios, les livres divers que signa Louis Gallet. MM. Paladilhe, Bourgault-Ducoudray, Victorin Joncières, et pour ainsi dire tous les compositeurs français contemporains, ont collaboré avec lui. Je m'honore de l'avoir eu pour compagnon d'armes et me plais à évoquer le souvenir de nos premières rencontres, à l'hôpital de la Maternité et à Lariboisière. — Singuliers domiciles, pensera-t-on. — Vivant au milieu de la souffrance et de la misère (il fut directeur de ces établissements), Gallet apprit à être bon, et là, je le vis se passionner tout autant pour une œuvre d'art que pour une invention destinée à apporter quelque soulagement à un malade. C'est — je le répète — un brave homme qui s'en va, ignorant des férociétés ou rosseries coutumières. Cela vaut un grand coup de chapeau.

Alfred Bruneau